

El salto del pez o la felicidad como obligación¹ par Rafael Squirru²

Cada época tiene sus propios males, sus propias enfermedades, sus propios problemas (físicos y metafísicos) y toca al pensador diagnosticar la naturaleza de estos padecimientos para luego y en la medida de sus fuerzas proponer remedios y soluciones.

Así, recordamos un título de Ortega y Gasset, “El tema de nuestro tiempo”, y así también nos viene a la memoria un ensayo del notable humanista inglés John Cowper Powys, “The art of happiness” (El arte de la felicidad), que no por menos conocido nos parece hoy menos fundamental. Para Cowper Powys la terrible crisis del siglo XX puede resumirse en un estado depresivo, individual y colectivo que aqueja a mujeres y hombres de nuestra época. (...)

Le saut du poisson ou l'obligation du bonheur

TOUTE EPOQUE possède des maux, des maladies, des problèmes (physiques et métaphysiques) qui lui sont propres et il appartient au penseur de diagnostiquer la nature de ces épreuves pour ensuite proposer des remèdes et des solutions.

Nous nous rappelons ainsi un essai d'Ortega y Gasset³, *Le sujet de notre temps* et nous vient aussi en mémoire un essai du grand humaniste anglais John Cowper Powys, *The art of happiness* (L'art du bonheur), qui bien que moins connu nous paraît aujourd'hui non moins fondamental. Pour Cowper Powys la terrible crise du XXème siècle peut se résumer en un état dépressif, individuel et collectif qui frappe les femmes et les hommes de notre époque.

Cette dépression attaque notre énergie tant physique que morale, selon les divers accents qu'y mettent la peur, l'apathie, la désillusion, le désespoir et ceux d'entre nous qui ont ressenti à un certain moment ces sensations conduisant à un ensemble général dépressif, savent combien ils nous prédisposent aussi à la prostration et à l'indifférence envers tout ce qui nous entoure. Il importe au plus

¹ Cet essai, paru le 7 juin 1984 dans *La Nación*, Buenos Aires, a été traduit en anglais par Kate Kavanagh et publié dans *The Powys Newsletter* 56. (Un passage en est repris p.52). Elle m'a également transmis le texte en espagnol. Qu'elle en soit ici remerciée.

² Rafael Squirru (Buenos Aires, 1925): poète, essayiste, critique d'art. Après avoir fondé le Musée d'Art Moderne de Buenos Aires en 1956, il défendit la cause de l'art argentin et sud-américain comme Directeur des Affaires culturelles en 1960. Parmi ses nombreuses initiatives durant cette époque on lui doit la présentation des sculptures d'Alicia Penalba et des gravures de Antonio Berni aux Biennales de Sao Paulo et de Venise, où ces deux artistes remportèrent le Premier Prix. Rafael Squirru a aussi traduit deux pièces de Shakespeare, *Hamlet* et *La Tempête*.

³ José Ortega y Gasset, philosophe libéral espagnol (1883-1955). Fonda en 1923 la *Revista de Occidente*. Il prit la tête de l'opposition intellectuelle républicaine et fut élu député de la province du Léon. Mais déçu par la politique, il quitta l'Espagne quand la guerre civile éclata et se réfugia à Buenos Aires, ne rentrant en Europe qu'en 1945. En 1948 il revint à Madrid et y fonda l'Institut des Humanités. *El tema de nuestro tiempo* date de 1923.

haut point de comprendre que ce mal qui se présente à nous comme quelque chose de personnel et d'intime, est en vérité un mal étendu à l'ensemble du monde civilisé, qui se manifeste en certaines latitudes sous une forme plus virulente

Les latitude et longitude qui se croisent dans notre grande métropole [Buenos Aires] semblent être particulièrement frappées par ce type de mal. Je vais donc me servir de quelques intuitions de Cowper Powys, y ajoutant les miennes, afin de proposer quelques remèdes qui pourront, je l'espère, s'avérer aussi utiles aux autres qu'elles l'ont été pour moi.

La raison de ces troubles psychologiques serait, selon Powys, intimement liée au fait que nous vivons une étape de transition, j'oserai presque dire de mutation. Piet Mondrian, maître de la peinture moderne (un contemporain de Powys) disait que cette transition a déplacé le poids de l'évolution, depuis la nature considérée comme un tout, jusque dans les limites strictes de l'esprit humain. Le processus qui auparavant, selon Mondrian, se produisait partant de la nature vers l'esprit, maintenant se produit en allant de l'esprit à la nature.



Rafael Squirru, 1960
courtesy Kate Kavanagh

Cette variante dans le processus cosmique fait naître des tensions intellectuelles et nerveuses d'intensité inusitée touchant les êtres particulièrement sensibles (qui sont les antennes de l'espèce), les amenant à ressentir des angoisses inconnues jusque-là, ou plutôt un certain type d'angoisse auparavant localisé différemment en d'autres domaines de la vie humaine.

Il importe donc d'avoir conscience que ces maux, ressentis au niveau personnel, relèvent bien davantage d'une épidémie qui touche des millions d'êtres. Il n'en demeure pas moins que, comme nous allons le voir, la guérison dépend en grande partie de l'effort personnel de chaque individu.

Nous avons déjà pris conscience du caractère du mal et nous avons essayé en termes très généraux de déceler la cause principale de son origine, diverses formes et variantes de dépression provoquées par une surcharge mentale, non plus seulement au niveau individuel mais au niveau universel.

Le phénomène peut bien sûr, et dans la plupart des cas doit, se traiter aux niveaux physiologique et psychologique, mais il s'agit ici de faire une incursion, sans prétentions exagérées, dans le domaine de l'esprit.

Celui qui est attaqué par ce mal a selon la philosophie de Cowper Powys trois possibilités. Il invente à ce sujet des mots qui décrivent ces attitudes, proposant ce que nous pourrions dénommer trois techniques différentes: d'abord *l'acte ichtyen*, appelé ainsi en référence au mot grec *ichthus* qui signifie poisson, symbole utilisé par les premiers chrétiens comme équivalent verbal en grec du monogramme du Christ.

Cet *acte ichtyen* est comparable à celui du poisson qui saute une seconde hors de l'eau pour s'y replonger aussitôt. Il s'agit d'une image qui nous rappelle certains vers de notre poète Marechal⁴ pour décrire l'illumination, "au poisson grandissant du Messie"⁵; ou le poisson disant à l'algue: "je ne me laisse pas porter par l'inertie de l'eau;/je remonte la fureur du courant afin de rencontrer l'enfance du fleuve"⁶; ou: "dans le Tuyú, où une fois je pus moi-même prendre dans mes filets enfantins/ une aube aux nageoires de poisson"⁷. *L'acte ichtyen* est un saut désespéré de l'âme au-delà de l'obscurité que nous ressentons, plongée en une lourde masse de souffrance, un saut comme celui du poisson qui bien que bref nous permet pendant une seconde de prendre conscience qu'il est possible un instant de s'élever au-dessus du courant douloureux.

La seconde technique est celle de *l'acte de dé-carnation*. Elle requiert moins d'énergie et pourrait être envisagée, paradoxalement comme un acte passif: elle suppose de contempler notre propre personnalité de l'extérieur de nous-mêmes et les maux qui l'affrontent. Se distancer de nous-mêmes et flotter comme sur un nuage, sans rien faire, en simple contemplation... (nous rappelant les 'Coplas' de Jorge Manrique⁸: "comme passe la vie, comme s'en vient la mort, si

⁴ Leopoldo Marechal (1900-1970), écrivain et poète argentin. Longtemps marginalisé et ignoré en raison du péronisme qu'il avait professé pendant une vingtaine d'années, avant de se rallier tardivement au castrisme lors d'un voyage à Cuba en 1967, il est un des écrivains majeurs de l'Argentine contemporaine.

⁵ "y al pez creciente del Mesías" (La Eutanasia, 16, Heptamerón).

⁶ "El surubí le dijo al camalote:/No me dejo llevar por la inercia del agua;/yo remonto el furor de la corriente, para encontrar la infancia del río".(La Poética 28, Heptamerón). Le surubí est un poisson d'eau douce d'Amérique du Sud."

⁷ "en el Tuyú, donde una vez yo mismo/ pude alzar en mis redes infantiles/un alba con aletas de pescado" (La Alegropeya).

⁸ Jorge Manrique (1440?-1479), poète espagnol, auteur des 'Stances sur la mort de son père' (*Coplas por la muerte de su padre*), un des classiques de la littérature espagnole. "Como se pasa la vida/ como se viene la muerte, tan callando..."

doucement...”). Ainsi verrons-nous avec un certain degré de détachement nos propres limitations et celles de tout ce qui nous entoure.

La troisième technique consiste en *l’acte panergique* qui fait référence à l’*“energeia a-kinesis”* aristotelicienne grâce à laquelle nous transférons nos processus mentaux dans nos sensations, nous concentrant sur elles dans une accumulation d’énergie. C’est une manière de nous réfugier dans les satisfactions et les menus plaisirs quotidiens, tout ce qui nous rappellera que le bien-être fait aussi partie de notre réalité, et de plus, nous octroie à travers nos souvenirs la possibilité de nous extraire du plus profond désespoir.

Tous ces actes suggérés par Powys ont pour base l’idée qu’il existe pour nous une possibilité de contrôler, même imparfaitement nos pensées. Quelque soit l’acte que nous choisissons il demande la participation de notre volonté.

Un des pièges que notre conscience nous tend parfois est de nous demander comment on peut être heureux dans un monde où existe tant de souffrance. Il convient ici de signaler la différence entre joie et plaisir. Powys n’est pas un épicurien, même s’il semble qu’il y ait un certain égoïsme dans ses suggestions. Sa conception d’une destinée humaine vouée au bonheur, qui s’oppose à la douloureuse dépression, va bien au-delà des sensations de plaisir, dont le souvenir peut nous aider à sortir de ce qui est en vérité un état négatif inutile. Il s’agit au contraire ici d’une joie telle que peut la ressentir un saint, un mystique, n’impliquant nullement de se désintéresser du destin et de la souffrance du reste des mortels. Celui qui accomplit ce destin de sainteté—saint François d’Assise par exemple—est très loin de la dépression et de la tristesse; bien au contraire ces êtres angéliques se caractérisent par l’immense joie qui émane d’eux et qui jaillit de ce qu’ils ressentent intérieurement. Même la douleur physique n’arrive pas à ternir cette exaltation supérieure de l’énergie spirituelle.

De même cette autre forme de souffrance, noyée dans la pitié de soi, est très éloignée des douleurs endurées de façon noble et généreuse. Ce mal de notre époque est un piège tendu par les forces qui nient la créativité, la noblesse et le salut spirituel de l’être humain. Et que personne ne s’y trompe, il s’agit d’un type de dépression qui peut se manifester non seulement en pulsions autodestructrices, mais aussi en violence qui conduit à détruire son prochain ou tout ce qui nous entoure.

Cette distinction est peut-être la clef de ces réflexions. Ainsi, tout comme il existe un “état de grâce” à travers lequel nous faisons venir une énergie positive du cosmos, comme le savent bien ceux qui pratiquent une religion, il existe aussi des états de disgrâce durant lesquels s’assume cette terrible énergie négative qui se répand dans l’air et qui alimente l’angoisse et la dépression, au point où elles paraissent normales à leur victime.

Que la société de notre temps soit attaquée par ce type de mal, il n’est guère besoin d’en convaincre le lecteur; les résultats sont là. Ceux qui apportent une aide professionnelle médicale aux niveaux physiologique et psychologique font beaucoup pour pallier à ces maux, mais je crois nécessaire aussi de signaler

les efforts qu'il faut faire au niveau de l'esprit et qu'il faut également se défendre à ce niveau-là. Les gens ne bénéficient pas tous de l'aide de la religion; parfois la maladie elle-même les en éloigne. C'est alors qu'il faut recourir à ce que l'on pourrait appeler une auto-cure, un faites-le-vous-mêmes, et c'est là que Cowper Powys peut nous aider.

Si nous comprenons qu'à céder à ces états négatifs nous contribuons au malaise général, si nous acceptons l'idée qu'ainsi nous nous nuisons à nous-mêmes et que si nous ne résistons pas aux pensées dépressives nous nous faisons les alliés de forces obscures, cette forme d'éveil peut, si on la pratique, être décisive pour nous aider, et ainsi aider aussi les autres. Nous devons être sur nos gardes afin de chasser de notre esprit ce défaitisme malsain qui sous le masque du réalisme mine les sources mêmes de notre énergie et nous ôte la foi dans la dignité de la vie et de ses valeurs qui sont l'essence de notre humanité.

Cet amour de la vie ne suppose pas nécessairement de méditer longuement sur la mort, ni non plus un rejet total de celle-ci, car elle est une part inaliénable de notre existence terrestre. Il nous faut au contraire accepter la pensée de la mort comme quelque chose de naturel; il ne faut pas avoir peur de ce qui est le dénouement de toute destinée humaine, mais incorporer d'une autre manière cette idée. Acceptons la mort comme quelque chose d'aussi lumineux que la vie même; une libération, une promesse de repos, acceptée avec l'allégresse ressentie lorsque nous nous apprêtons à dormir après une intense journée de travail. Fuyons l'image lugubre de la mort comme quelque chose de monstrueux et de terrifiant; elle aussi doit faire partie de notre inaliénable dessein de bonheur. Nous pourrions nous réveiller dans la lumière d'un nouveau jour.

Nous aurons peut-être des frayeurs pires que celle de la mort. Utilisons le saut ichtyen, la dé-carnation et l'acte panergique, en gardant en mémoire ce mot d'ordre évangélique "Ne crains pas" qui nous permettra d'atteindre le fond même de notre angoisse sans la fuir, mais au contraire en la transcendant.

On nous a dit que lorsque les avions approchaient du mur du son ils étaient tellement secoués que les pilotes les retenaient; jusqu'au jour où apparut le pilote⁹ qui en de semblables circonstances, accéléra encore plus l'appareil pour démontrer qu'avec le bang supersonique il émergeait sain et sauf, après avoir réussi à traverser le célèbre mur.

Que ce soit en sautant, en flottant ou en trouvant refuge, une fois déchargée l'énergie disponible selon les cas, nous devons conserver à tout moment, et quoi qu'il arrive, notre sens de l'humour afin de transcender l'accumulation des maux qui nous affligent. Ce pourra être un humour caustique et à bon escient, comme celui que renferme cette maxime de Baltasar Gracián¹⁰ dans son *Art de la prudence*: "Ne jamais donner de mauvaises nouvelles, et encore moins les recevoir"; ce pourra être la mise en exercice de cette capacité à

⁹ Sans doute une allusion à Charles Elwood "Chuck" Yeager, qui le 14 octobre 1947 a franchi le mur du son à bord du Bell X-51.

¹⁰ Baltasar Gracián y Morales (1601-1658), écrivain et philosophe jésuite. Son *Oráculo manual y arte de prudencia* date de 1647.

rire de nous-mêmes, en nous rappelant que peu de choses mettent plus à mal l'esprit négatif que notre rire; ce pourra être également participer au grand éclat de rire cosmique, en faisant fête avec Rabelais ou Shakespeare ou quelques contes des "Mille et Une Nuits" aux aspects les plus grotesques de notre condition humaine, en nous rappelant que si le sublime touche au ridicule, il est non moins certain que le ridicule touche au sublime.

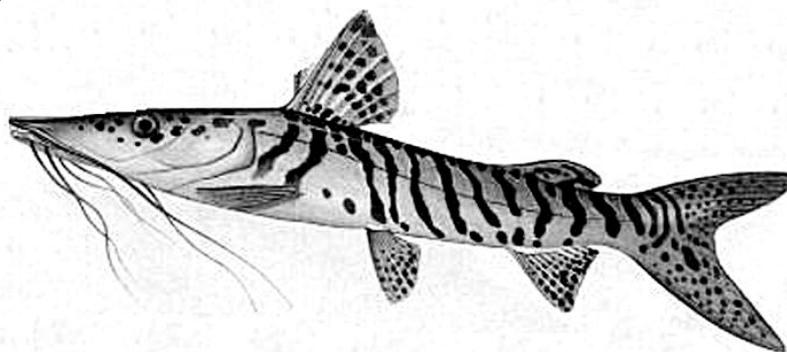
Ce qui est important c'est que, dans tous les cas et quelles que soient les techniques adoptées, nous nous trouvons dans cet état d'alerte permanent qui nous fasse repousser le grand mensonge du découragement, du redoutable doute camouflé en cynisme. William James s'interrogeait: "Sommes-nous tristes à cause des malheurs qui nous adviennent, ou bien ces malheurs arrivent-ils parce que nous sommes tristes?" Que les maux existent dans le monde c'est une réalité que nous ne prétendons pas ignorer; ce que nous avons le droit de nous demander c'est jusqu'à quel point il est spirituellement salutaire de leur faire une place dans notre esprit. Ce n'est pas en nous noyant nous-mêmes que nous aiderons ceux qui se noyent; si telle est notre généreuse préoccupation, ce n'est pas en perdant notre joie intime que nous pourrons alléger la peine d'autrui; cela n'empêche en aucune façon la noble et nécessaire pitié.

D'autre part, dans notre recherche au plus profond de l'être, pour lequel il nous faut exercer toute notre potentialité d'exploration, nous découvrirons que l'ultime réalité de l'univers n'est pas une réalité négative, mais qu'au contraire au plus profond elle accueille quelque chose d'allègre, de positif, dont la nature est peut-être trop mystérieuse pour que notre raison limitée la capte, mais qui peut nous être révélée dans nos sentiments les plus profonds. L'amour après avoir traversé toute souffrance entendra dans la moëlle de la vie un hymne à la joie qu'aucune sorte de perturbation ne peut faire taire.

Rafael Squirru
(tr. Mireille Daoudal & J. Peltier)

Note de la rédaction:

Il semble que certains écrivains d'Amérique latine se soient intéressés à l'œuvre de JCP. En dehors de Rafael Squirru, citons Juan Gelman, grand poète argentin (cf *lettre powysienne* n°11) La revue mexicaine de psychanalyse *Me cayó el veinte* publia aussi en 2000 *El arte de olvidar lo insoportable (L'Art d'oublier le déplaisir)*, avec une introduction et une bibliographie du traducteur Antonio Montes de Oca T (cf *lettre powysienne* n°9).



Surubí atigrado
(from www.galeon.com)